Cahiers de recherches médiévales

Journal of medieval studies

2 | 1996

Regards sur le Moyen Âge

A. F. Frézier, ou le regard d'un ingénieur du XVIII^e siècle sur le gothique

Hélène Rousteau

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/crm/2491>

DOI : 10.4000/crm.2491

ISSN : 1955-2424

Éditeur

Honoré Champion

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 1996

Pagination : 119-125

ISSN : 1272-9752

Référence électronique

Hélène Rousteau, « A. F. Frézier, ou le regard d'un ingénieur du XVIII^e siècle sur le gothique », *Cahiers de recherches médiévales* [En ligne], 2 | 1996, mis en ligne le 04 février 2008, consulté le 15 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/crm/2491> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.2491>

Tous droits réservés

A.F. Frézier, ou le regard d'un ingénieur du XVIII^e siècle sur le gothique

« Les ceintres des voûtes qu'on appelle en tiers point ou Gotiques sont aussi composez de deux arcs de cercles, dont les centres A & B sont à distance égale entr'eux & avec le sommet S, comme les autres angles d'un triangle équilatéral, d'où vient le nom de tiers point donné aux voutes Gotiques (...) ». Telle était la définition apportée au voûtement gothique par A.F. Frézier, ingénieur ordinaire du roi dans son *Traité de stéréotomie*, en 1737¹. Si Frézier portait quelque intérêt à l'aspect technique du gothique, ce style ne devait pas être appliqué aux constructions nouvelles, mais seulement connu pour d'éventuelles restaurations : « La mode de ces Voûtes que nous tenions des Gots, ou plutôt selon quelques Antiquaires des Maures, est tellement abolie qu'on n'en fait plus de cette espece dans les nouveaux bâtimens ; mais comme dans les réparations des anciens Cloîtres, Eglises ou autres Edifices, il se presente des occasions d'en rétablir quelques parties, il est nécessaire d'en connoître le Trait »² écrivait-il en effet quelques pages plus haut.

Cette double attitude reflète parfaitement la conception qu'avaient du gothique³ bon nombre de théoriciens : ce style ne relevait pas du « bon goût », – notion fondamentale pour l'architecture des XVII^e et XVIII^e siècles –, mais son étude⁴, sa critique étaient mises en avant. Parfois, il suscitait aussi une certaine admiration.

Or, la conception de Frézier, confrontée à celle de théoriciens avec lesquels il polémiqua longuement, les abbés Cordemoy et Laugier, permet de saisir quelques éléments caractéristiques du regard porté sur le gothique au XVIII^e siècle. Les idées exposées autorisent aussi à entrer de plein pied dans la polémique constante au XVIII^e siècle : l'architecture est-elle une *tecnè* ou un art, est-elle synonyme d'ingéniosité ou de plaisir ?

A.F. Frézier (1682-1773) : un regard technique du gothique

Avant la création de l'Ecole des Ponts-et-Chaussées (1716), les ingénieurs ordinaires du roi appartenaient au corps des officiers du Génie, Frézier (1682-1773) étant l'un d'eux⁵. La géométrie et le toisé, les mathématiques (trigonométrie, mécanique, arithmétique), la

¹ *La théorie et la pratique de la coupe des pierres et des bois, pour la construction des voûtes et autres parties des bâtimens civils & militaires ou Traité de stéréotomie à l'usage de l'architecture*, par M. Frézier, chevalier de l'Ordre Militaire de Saint-Louis, Ingénieur ordinaire du Roy en chef à Landau, Strasbourg-Paris, t.1, p. 102.

² *op. cit.*, p. 25.

³ Le gothique était alors compris comme le style ayant eu cours pendant toute la période médiévale.

⁴ Les théoriciens de l'architecture ont toujours la possibilité d'occulter totalement l'époque médiévale et J.D. Leroy, par exemple, voulant montrer les modèles à suivre pour la constructions des lieux de culte ne manqua pas de le faire dans son *Histoire de la disposition et des formes différentes que les chrétiens ont donné à leurs temples depuis le règne de Constantin de Grand jusqu'à nous*, Paris, 1764.

⁵ Pour la bibliographie, voir P. du Colombier, « A.F. Frézier, ingénieur en chef du Roy à Landau », *Festschrift für Karl Lohmeyer*, 1954 et F. Fichet, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Bruxelles, 1979, p. 333-334.

géométrie, l'architecture civile constituaient les différentes matières enseignées au cours de leur formation⁶. Celle-ci était donc radicalement différente de celle professée aux futurs architectes au sein de l'Académie royale d'architecture : géométrie pratique, règles et pratiques de l'architecture, selon les lettres patentes de 1717⁷. Il est vrai cependant qu'à partir de 1730, l'enseignement à l'académie fut plus scientifique – un autre professeur y enseigna les mathématiques –, et surtout J.F. Blondel (1705-1774), avec son Ecole des arts (1739) puis son enseignement à l'Académie d'architecture (1756) permit un changement radical : outre l'architecture, des enseignements techniques y furent prodigués (mathématiques, mécanique, hydrologie, gnomonique, art des fortifications, perspective et coupe des pierres).

Même si la perspective des deux formations restait différente, les deux écoles tendaient à se rapprocher dans l'enseignement. D'ailleurs, si les architectes bénéficièrent peu à peu d'un savoir plus technique, certains ingénieurs firent quant à eux œuvre d'architecture. C'est ainsi que Frézier, ingénieur, exécuta un baldaquin au dessus de l'autel de l'église Saint-Louis de Brest (1742-58)⁸, alors qu'il était directeur des fortifications de Bretagne.

Outre ses qualités d'architecte rarement employées, Frézier s'intéressa essentiellement tout au long de sa vie à l'étude de la mécanique et de la stéréotomie, soit aux aspects techniques de l'œuvre architecturale. Il put d'ailleurs mettre ses études en pratique tout au long de sa carrière d'ingénieur du roi. En effet, après avoir fait un long voyage en Amérique du sud (Brésil, Chili, Bolivie) de 1712 à 1714⁹ pour y faire des remarques sur les fortifications, il fut nommé à Morlaix puis à Saint-Domingue (de 1719 à 1728) où il réalisa des travaux d'hydrographie et de fortification, avant de travailler à Phalsbourg puis à Landau, ville dans laquelle il resta jusqu'en 1740. Il partit alors en Bretagne, comme directeur des fortifications.

Frézier était donc un praticien de l'architecture dans ses aspects les plus techniques. Il fut aussi un important théoricien et son *Traité de stéréotomie*, de 1737¹⁰ constitue l'aboutissement de ses réflexions théoriques et techniques. Son ouvrage se situait dans la lignée des travaux de Philibert Delorme¹¹, de M. Jousse¹², de Desargues¹³ mais surtout,

⁶ A. Blanchard, *Les ingénieurs du roi de Louis XIV à Louis XV*, Paris, 1971 ; A. Brunot, *Le corps des Ponts et Chaussées*, Paris, 1982 ; F. Fichet, *Le corps des Ponts et chaussées, du génie civil à l'aménagement du territoire*, Paris, 1982 ; J. Petot, *Histoire de l'administration des Ponts et Chaussées*, Paris, 1958.

⁷ « Le professeur (...) dictera et expliquera, chacun de ces deux jours, pendant deux heures au moins, sçavoir, pendant la première heure, des leçons de géométrie pratique, et pendant la seconde et dernière heure, des leçons de différentes notions, enseignements, règles et pratiques d'architecture, le tout tendant à former un cours des principes de cet art et des connoissances qui seront les plus nécessaires(...) », art.35 des Lettres patentes pour l'établissement de l'Académie royale d'architecture, février 1717 dans *Les Procès-Verbaux de l'Académie royale d'architecture*, éd. H. Lemeroy, Paris, 1915, t.4, p. 344.

⁸ L'église fut détruite au cours de la seconde guerre mondiale.

⁹ Il publia en 1716 une *Relation de voyage* qui connut un grand succès.

¹⁰ *Théorie & pratique de la coupe des pierres et des bois pour la construction des voutes...*, Strasbourg-Paris, 1737.

¹¹ *Le premier tome d'architecture*, 1567.

¹² *Le secret d'architecture*, La Flèche, 1642.

¹³ *Manière universelle de M. Desargues*, publié par A.Bosse, 1647.

pour la renommée et le succès qu'il eut, de celui du jésuite François Derand¹⁴, traité sans cesse réédité aux XVII^e et XVIII^e siècles. Ces quelques théoriciens – nous pourrions en multiplier les exemples – traitaient tous de l'architecture dans ses aspects les plus techniques. La beauté et la théorie des ordres, sujets les plus abondamment traités dans la théorie architecturale des XVII^e et XVIII^e siècles n'étaient pas de mise dans ses traités.

C'est surtout pour son aspect technique que Delorme, Derand ou Frézier évoquèrent le gothique, et particulièrement pour son système constructif. Beaucoup de théoriciens reprirent d'ailleurs cette idée que l'architecture gothique témoignait d'une grande technicité qui lui conférait de la solidité. Ainsi, l'architecte Boffrand¹⁵ écrivit-il en 1745 : « Il faut aussi rendre justice à ces architectes [de l'époque médiévale] sur le grand soin qu'ils ont pris de la construction de leurs bâtiments, dont les règles sont bien observées pour la solidité ; en sorte que malgré la hardiesse & la légèreté apparente de leurs édifices, il s'en trouve qui subsistent depuis long-temps¹⁶ ».

Mais outre les avantages techniques du gothique et de sa voûte d'ogives, Frézier trouvait une supériorité au gothique : son économie. Comme il est le premier parmi tous les théoriciens, à défendre cette idée, il semble juste de s'arrêter sur cette opinion.

Pour tous les théoriciens de l'architecture, le gothique était loin de constituer un centre d'intérêt exclusif. Frézier s'y intéressa dans son traité, mais ne lui consacra que trois pages, sur les 75 pages qu'il contenait. Dans ses quelques pages, il affirma cependant des éléments essentiels, au XVIII^e siècle, pour la connaissance du gothique : il montra les avantages économiques de l'emploi d'une voûte d'ogives. En effet, la voûte d'ogives : « 1° (...) donnoit la facilité d'exécuter les voutes avec de tres petits voussoirs, sans façon (...), 2° [ces voussoirs] coutoient peu de depense, 3° Ils rendoient les voutes légères, & cependant de longue durée, comme nous le prouvent la plupart de nos anciennes Eglises. [De plus,], 4° Cette légèreté diminueoit encore la dépense des piliers et piedroits qui étoient contenus facilement par quelques arcs boutans aussi légers, mais suffisants pour résister à la poussée des voutes¹⁷ ».

Par l'utilisation des voussoirs de petite dimension, qui sont, par conséquent peu chers, par le système de poussées propres à l'architecture gothique et le contrebutement des arcs boutants, par la légèreté même de la voûte d'ogives, les matériaux nécessaires étaient moindres que dans une construction « à la moderne ». Une bâtisse en gothique revenait donc moins cher qu'une construction « à la moderne », tout en témoignant d'une grande solidité.

Cependant, si Frézier admirait cette technique, qu'il fallait connaître pour les restaurations, s'il reconnaissait que « les Architectes de ces tems-là faisoient de grands & bons ouvrages avec beaucoup moins de frais que nous ne faisons aujourd'hui, par la seule

¹⁴ *Architecture des voutes ou l'art des traits et coupe des voûtes*, Paris, 1643.

¹⁵ Boffrand (1667-1754) est célèbre pour ses réalisations en Lorraine (Lunéville) et pour sa direction de l'aménagement de l'hôtel de Soubise, l'actuel musée de l'Histoire de France voir, *Germain Boffrand (1667-1754)*, catalogue d'exposition, Paris, 1986 et J. Gärms, *Boffrand, Mittheilungen der Gesellschaft für vergleichende Kunstforschung in Wien*, 1963.

¹⁶ G. Boffrand, *Livre d'architecture*, Paris, 1745, p. 7.

¹⁷ Frézier, *op. cit.*, p. 102.

disposition de ceintres de leurs voutes», l'architecture gothique avait un inconvénient majeur : les voutes « étoient difformes¹⁸ ».

C'est donc pour son manque de beauté que Frézier critiquait le gothique. L'ingénieur était loin d'être le seul à émettre cet avis, car tous les théoriciens, quand ils évoquèrent ce style, le trouvèrent assez laid. Ainsi, d'Aviler, auteur d'un traité sans cesse réédité au XVIII^e siècle, put-il écrire à la fin du XVII^e siècle, que « quelques surprenans que soient ces ouvrages de l'architecture Gothique, il ne convient point d'en faire le parallèle avec les compartimens des Voutes et des Plafonds des Edifices, qui ont été construits dans les temps de la bonne Antiquité. Ces premiers ne méritent d'être regarder que pour leur travail, les autres au contraire se distinguent par l'excellence de leur gout¹⁹ ». Le gothique pouvait donc séduire pour certains aspects techniques – solidité et économie – mais il n'était pas exemplaire : il manquait de beauté, de bon goût. Ce n'était donc pas une bonne architecture. Cette conception, Cordemoy et Laugier ne la partagèrent pas et Frézier polémiqua longuement avec ces deux hommes à ce propos.

Les « cibles » de Frézier et l'architecture gothique perçue comme un art

Avant la publication de son *Traité de stéréotomie*²⁰, Frézier avait déjà exposé ses idées théoriques : dès l'âge de 27 ans, il avait polémique avec l'abbé Cordemoy dans le *Journal de Trévoux*. Pendant quatre ans à partir de 1706, par le truchement du journal, l'ingénieur du roi et le chanoine²¹ qui avait exposé ses premières idées dans le *Nouveau Traité de toute l'architecture* s'opposèrent sur les relations entre ordonnance et distribution, beauté et goût ou encore sur les liens entre praticiens et théoriciens²².

Comme Frézier refusait de débattre sur des notions purement architecturales avec un novice en architecture, les discussions ne portèrent que sur la dernière partie de l'ouvrage de Cordemoy²³. C'est dans cette dernière division que l'abbé évoque l'architecture gothique. Pourtant jamais il ne fut question de ce sujet entre ces deux hommes. En effet, le gothique constituait un épiphénomène comparé aux problèmes de beauté, d'ordonnance et de distribution. De plus, Cordemoy prétendait se placer sur un pied d'exacte égalité avec l'ingénieur.

¹⁸ Frézier, *op. cit.*, même page.

¹⁹ D'Aviler, *Cours d'architecture*, 1691, préface de l'édition par Le Blond de 1738, p. 22.

²⁰ *op. cit.*

²¹ Cordemoy était chanoine de Saint-Jean de Soissons et prieur de la Ferté-sous-Jouarre, pour la bibliographie, voir R. Middleton, « The Abbé Cordemoy and the Graeco-Gothic Ideal, a prelude to romantic classicism », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 25 (1962), p. 278-320, 26 (1963), p. 90-123 et F. Fichet, *La théorie architecturale à l'âge classique*, Bruxelles, 1979, p. 281-292.

²² Frézier l'évoqua pendant deux pages en 1709, Cordemoy accorda une réponse de sept pages, puis Frézier revint sur le thème avec huit pages, et enfin, Cordemoy clôt le sujet par dix pages. Au cours de cette joute journalistique, l'argumentation se fait de plus en plus précise.

²³ L'ouvrage de Cordemoy comporte trois parties : la première concerne les colonnes, les ordres et les proportions, la seconde, la manière de disposer les colonnes et de les lier avec les différents éléments architecturaux, la dernière, la bienséance ; Cordemoy y donnait notamment les caractéristiques nécessaires aux édifices privés d'une part et aux églises d'autre part. La discussion entre les deux hommes concerne essentiellement les pages 169-193.

Si Cordemoy n'évoqua pas le gothique dans la polémique, il consacra 36 pages (sur 291) à ce style. Ces lignes sont d'une grande importance car Cordemoy se servait du gothique pour mieux critiquer l'architecture de son temps²⁴. L'abbé s'attacha à montrer notamment que les colonnes telles qu'elles furent mises en œuvre à Saint-Pierre de Rome ou dans les églises qui s'en inspirèrent comme le Val-de-Grâce à Paris, ne faisaient pas preuve de bienséance. Ces églises se résumaient pour lui à «une grande quantité d'arcades fort massives, dont les pieds-droits aussi massifs, servent d'arrière corps à des pilastres (...); souvent, expliquait-il, même les arcades qui en forment la croisée, servent aussi à soutenir un dôme d'une figure ronde & d'une grande élévation». Par contre, dans les églises gothiques la solution adoptée pour les supports donnait un résultat d'une toute autre nature : « peut-on y entrer toutes gotiques qu'elles sont, écrivait-il quelques lignes plus loin, sans être saisi d'admiration, et sentir en soy-même une certaine et secrète joie mêlée de vénération et d'estime, qui nous oblige à nous accorder une entière approbation ? & tout cela parce que cette prodigieuse quantité de colonnes, dont les bases sont assises immédiatement sur le pavé du Rez-de-chaussée, et si bien arrangée, qu'elle laisse voir sans embarras d'un coup d'oeil toute la grandeur & toute la beauté de ces Edifices ». Cordemoy, en traitant de la bienséance, thème assez couramment étudié à l'Académie, occupait une place importante parmi les théoriciens mais se démarquait dans les premières années du XVIII^e siècle par sa référence au sentiment, à l'impression ressentie. Les spécialistes parlaient en effet alors fort souvent de goût, de bienséance, des critères jugés objectifs, mais non des émotions que peuvent inspirer une architecture. La conception même de l'architecture était en cause.

Cette théorie fut développée quelques années plus tard par Laugier, le plus connu des non professionnels qui s'intéressèrent au gothique. Dans son *Essai sur l'architecture*, Laugier y développait une théorie sur la cabane primitive, origine de l'architecture, qui séduisit bon nombre de jeunes architectes, dans les années 1753²⁵. De plus, Laugier mettait en avant, dès sa préface et pour la première fois en architecture, l'impact du génie de l'homme supérieur à tout enseignement – même si cet enseignement et les connaissances des règles architecturales qu'il procure s'avérait nécessaire. Il écrivit en effet : « il devoit y avoir pour cet Art comme pour tous les autres un talent qui ne s'acquiert point, une mesure de génie que la nature donne, & que ce talent, ce génie avoient besoin cependant d'être assujettis & captivés par des loix²⁶ ». Par là même, il affirmait aussi sa capacité à discourir sur l'architecture, même s'il n'était pas architecte de profession. Laugier allait donc s'intéresser plus à la conception de l'architecture qu'à ses aspects techniques. Par là, il constituait une antithèse à Frézier l'ingénieur, et poussait beaucoup plus loin les propos et les conceptions de Cordemoy.

Quels furent les propos tenus par Laugier sur le gothique ? Laugier s'intéressa assez peu à lui, si l'on examine le nombre de pages qui lui sont consacrées. Mais le succès de l'ouvrage suppose une large diffusion de toutes les idées contenues dans le traité, et l'intérêt des propos tenus dans ce passage reste entier. Comme l'avait fait Cordemoy, il se servit de

²⁴ Laugier reprit ce même système de critique un demi – siècle plus tard.

²⁵ Cet *Essai* fit aussi l'objet de débats à l'Académie d'architecture, (Procès-verbaux des 18 février, 11 mars 1754), H. Lemonnier, *Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture*, Paris, 1920, t.6, p. 216.

²⁶ Laugier, *op. cit.*, préface, p. X.

l'architecture gothique pour mieux critiquer celle de sa propre époque, et il s'en prit tout particulièrement à l'église Saint-Sulpice qu'il compara à Notre-Dame de Paris à propos de laquelle il notait : « au premier coup d'oeil mes regards sont arrêtés, mon imagination est frappée par l'étendue, la hauteur, le dégagement de cette vaste nef ; je suis forcé de donner quelques moments à la surprise qu'excite dans moi le magestueux de l'ensemble. Revenu de cette admiration, si je m'attache au détail, je trouve des absurdités sans nombre : mais j'en rejette le blâme sur le malheur des temps. De sorte qu'après avoir épluché, bien critiqué, revenu au milieu de cette nef, j'admire encore, & il reste dans moi une impression qui me fait dire : voila bien des défauts, mais voila qui est grand. De là, je passe à St Sulpice, église la plus considérable de toutes celles que nous avons bâti dans le goût de l'architecture antique. Je ne suis ni frappé ni saisi, je trouve l'édifice fort au dessous de sa réputation²⁷ ». Si Laugier ne trouvait pas l'architecture religieuse médiévale parfaite, selon ses goûts, elle était néanmoins supérieure à celle pratiquée par ses contemporains. Dans l'architecture gothique, grâce à la disposition et à la proportion des supports, la hauteur, l'édifice était majestueux, inspirait la grandeur, éléments nécessaires dans toute église, « qui porte l'idée religieuse de Dieu » pour reprendre les termes de Laugier²⁸.

Dans la polémique qui opposa Frézier et Laugier dans le *Mercure de France*²⁹, les propos échangés touchèrent à l'essence même de l'architecture et à la notion de beauté. C'est aussi la seule controverse dans laquelle une très courte référence est faite au gothique³⁰. Laugier rapportait ainsi l'idée de son contradicteur sur le gothique : « le long regne de l'architecture gothique (...) a eut le sort de toutes les modes : on s'en est lassé³¹ ». Frézier voulait aussi opposer à la notion de beauté parfaite et assez abstraite de Laugier, le goût des peuples, dont le choix pour le gothique constituait une bonne illustration. Exemple à imiter selon Laugier, ou reflet des mentalités pour Frézier, le regard sur le gothique revêt de multiples aspects.

Cordemoy et Laugier, des non praticiens de l'architecture, mirent en avant l'importance du sentiment, de l'émotion que devait susciter l'architecture, mais la corrélation entre ces deux événements ne peut seule expliquer leur conception. En effet, selon Henri Leblanc, un bourgeois qui débattit aussi avec Frézier³², le gothique ne pouvait séduire qu'un homme sans connaissance architecturale, ce qui n'était pas son cas affirmait-il³³. Il dénigra d'ailleurs beaucoup la structure de l'architecture gothique mais admira, phénomène exceptionnel même au XVIII^e siècle, certains portails médiévaux, dont celui de la cathédrale de Reims³⁴. Par ailleurs, un architecte de la fin du XVIII^e siècle, Boullée fonda sa théorie architecturale sur

²⁷ *op. cit.*, p. 201.

²⁸ *op. cit.* p. 199.

²⁹ *Mercure de France*, juillet 1754, p. 18-59, octobre 1754, p. 29-51, mai 1755, p. 143-175.

³⁰ *Mercure de France*, juillet 1754, p. 26, et octobre 1754, p. 35.

³¹ *Mercure de France*, octobre 1754, p. 35.

³² *Mercure de France*, juillet 1734, col.1593-1515. Cette polémique naquit à la suite de la publication d'un petit traité par H. Leblanc, *L'architecture des églises anciennes et modernes*, Paris, 1733.

³³ Cependant, Frézier ne le considéra pas non plus comme un spécialiste et Leblanc fut pour lui une cible privilégiée, idéale.

³⁴ « Le Portail de Reims (...) est un assemblage parfait de tout ce que l'Ancien gout a de plus superbe, les roses, les fenêtres triflées, & le lieu destiné pour les cloches, y paroissent dans tout leur jour » et pendant quatre pages Leblanc décrivait les mérites de ce portail gothique, *op. cit.*, p. 26 sq.

l'art et non la technique : pour qu'une architecture soit bonne, elle devait susciter de l'émotion. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il apprécia l'architecture gothique. Il écrit d'ailleurs : « Les Goths ont réussi à beaucoup d'égards parce qu'ils ont suivi l'impression de leur génie, car l'homme est toujours quelque chose lorsqu'il emploie les moyens qui lui sont donnés par la nature, tandis que l'homme singe se déprave et n'est absolument rien »³⁵.

Une étude rapide sur la réception du gothique au XVIII^e siècle, articulée autour de la personne de Frézier rendu célèbre par ses polémiques, permet de mettre en relief quelques éléments caractéristiques du jugement porté sur le gothique au cours de ce siècle. En effet, si les défauts esthétiques du gothique restent constamment mis en avant, diverses qualités de ce style sont aussi relevées : avantages techniques et économiques (Frézier), structurels (Cordemoy, Laugier), mais aussi symbolique, comme le souligna Leblanc, les embrasures de la porte invitant plus facilement le fidèle à entrer dans le sanctuaire qu'une froide colonnade.

De plus, alors que le gothique était un style dépassé, il devint le terrain d'une lutte sur l'essence même de l'architecture : devait-on accorder la suprématie à la maîtrise technique, compris au sens de *tecnè*, ou au sentiment provoqué par l'architecture ? Ainsi, Frézier appréciait les avantages techniques du gothique, sa solidité et son économie, mais il ne pouvait admettre un quelconque génie dans l'architecture des « goths ». En fait, l'évolution du goût et des mentalités, les mutations de la société dans cette première moitié du XVIII^e siècle peuvent être saisis par une étude sur la réception du gothique, style jugé obsolète.

Hélène Rousteau
(Université de ParisX)

³⁵ Boullée E.L., *Architecture. Essai sur l'art, textes réunis et présentés par J.M. Pérouse de Montclos*, Paris, 1968, p. 89.